

Eric Fottorino « Mon tour du *Monde* »

« L'antipathie analyse bien mais la sympathie seule comprend ». En célébrant cette phrase d'André Siegfried, Eric Fottorino donne à son « Tour du *Monde* » une manière d'épigraphe qui en résume bien, en somme, la tonalité.

L'ouvrage scelle trois décennies de la passion d'un homme pour notre quotidien préféré (oui, le nôtre, lecteurs exigeants et fidèles...) Ah ! l'exemplaire déposé chaque jour par un père qui « considérait qu'un étudiant devait à tout prix lire ce journal, malgré son air austère et son encre qui tachait les doigts » : une drogue honorable, un « présent rempli d'avenir, un bonheur différé... » Ah ! l'obsession de constituer, avec des ciseaux et de la colle, pour dépasser l'immédiat, de gros dossiers d'articles accumulés. Ah ! la certitude que dans le seul sanctuaire de la rue des Italiens pourrait s'épanouir la fierté du plus beau des métiers. Ah ! l'arrivée du néophyte forçant la porte en tremblant, à un âge où il peut croire que s'en remettre à Bernard Lauzanne, directeur de la rédaction, c'est, étrangement, consulter la Suisse pour décider du sort d'un article...

Bientôt survient, au tournant des années 1980 et 90, le temps du « flâneur salarié », (selon la formule célèbre d'Henri Béraud), explorant la planète dans tous les sens. Eric Fottorino, à partir de ses reportages enfouis dans les archives du

journal et de ses carnets de voyage préservés dans les siennes, fait resurgir à foison des paysages, des lumières, des souffrances, des personnages ; et l'on goûte les portraits qu'il donne, chemin faisant, de diverses figures de belle dimension (vive la capacité d'admiration !) C'est l'époque où il fait admettre, malgré les ironies, qu'on puisse être à la fois journaliste et romancier – ce qui lui est reconnu au-dehors, nous dit-il, avant de l'être à l'intérieur du *Monde* : une bonne plume ayant son prix dans tous les champs de l'écriture, comme en témoignent assez ses chroniques de la dernière page, de 2003 à la fin de 2005.

A ce « touche-à-tout passant d'une enquête à une autre sans autre lien que le fil capricieux de l'actualité » la « France profonde » paraît bientôt aussi attirante que les contrées lointaines. Voyez cette visite aux moines de Bellefontaine avant leur départ pour Tibhirine, cette enquête mouvementée dans la Corse de Charles Pasqua, cette incursion dans les cortèges du Front national... Un homme capable, à quarante ans, d'assez de détermination pour suivre en bicyclette la course du *Midi Libre*, afin de la raconter dans son journal ne peut être, on en conviendra, complètement mauvais.

Après quoi la curiosité du lecteur change de nature, et c'est d'une autre plongée qu'il s'agit : dans le centre du quotidien. Eric Fottorino est porté à la rédaction en chef, puis à la direction du *Monde*, à partir de juin 2007 - jusqu'à ce mois de décembre 2010 qui voit sa révocation par le

Conseil de surveillance, à la suite de l'arrivée des trois nouveaux actionnaires, Pierre Bergé, Xavier Niel et Mathieu Pigasse, désormais maîtres du jeu.

Sérénité, toujours, chez l'auteur? Elle serait surhumaine, au plus près d'une telle blessure. Subjectivité du tableau d'honneur? Il n'en peut être autrement. Mais rejet de toute jactance, aveu des angoisses ressenties, confession des maladresses, refus du manichéisme et clarté dans l'exposé des enjeux et des conflits de personnes.

« Il est possible que l'on soit sauvé par le simple fait de comprendre un moment décisif » : la formule est de Thomas Bernhard, citée par Eric Fottorino devant la rédaction. La lucidité n'a pas suffi, en l'occurrence. La donnée primordiale? L'impossibilité de parvenir à redresser complètement les comptes, plombés par des décisions anciennes d'investissements périlleux, par les charges salariales de l'impression et par les conséquences –partagées par toute la presse- de l'émergence d'Internet ; d'ou pour finir (fut-ce inévitable ?) l'obligation de renoncer à la maîtrise de la rédaction sur les destinées du journal, l'emprise capitaliste mettant fin au modèle d'indépendance incarné par un Beuve-Méry plus que jamais mythique.

L'historien est sensible, dans ces pages, à des complexités qui lui sont familières. La nécessité, pour comprendre l'issue, d'une chronologie très fine, au jour le jour. La part du

hasard dont la prégnance est partout démontrée: un rendez-vous manqué, une rencontre accidentelle, un coup de téléphone au bon moment –ou au mauvais. La confusion, chez tous les acteurs, des passions et des intérêts, tant il est vrai que la possession d'un grand journal ne se résume jamais ni à l'espoir de gagner un jour de l'argent ni à la possibilité –d'ailleurs limitée- de peser sur son contenu. La rencontre des calculs personnels avec les mouvements imprévisibles de l'émotion collective. L'entrelacs, à chaque instant, des évolutions longues de la technique et des attentes durables du public avec les sursauts qui monopolisent successivement l'attention.

Le choc, enfin, des forces internes et des pressions extérieures. Le rôle de Nicolas Sarkozy et des siens au cœur de ce tourbillon, de scène en scène, est décrit d'une façon étincelante, et on gardera en mémoire cette contribution, parfois sidérante, à la connaissance de l'idée que l'actuel président de la République s'est faite des interventions légitimes (et d'ailleurs, en définitive, malheureuses) du pouvoir politique dans l'univers de la presse. C'est ici que l'on retrouve, avant qu'Eric Fottorino ne retourne à la littérature et à sa bicyclette, le romancier au regard aigu. On ne s'en plaint pas.

Jean-Noël Jeanneney

